

à Rouge et le Noir

13 Janvier 1937.



à Rouge et le Noir 13. Janvier 37.

avec la brochure  
de l'Amateur  
P. Fraguier

## PROPOS D'ULYS

### Retour de l'U.R.S.S.

par André GIDE

(N.R.F., Paris)

De tous les livres qui ont été écrits sur la Russie soviétique, celui qui frappe par sa plus grande objectivité, par le fait que le problème n'y est pas examiné sous l'optique de l'auteur, mais en soi.

Animé d'un esprit critique de belle qualité, Gide a observé et a vu. Il ne conclut pas et commente à peine; seulement il espère et termine par l'expression de son espoir : on ne peut moins s'accorder (et d'autant moins que cet espoir semble bien volontaire : il lui manque de contenir une foi réelle, un futur assuré.)

Avec sa grâce un peu nonchalante, Gide décrit les principaux aspects de la vie en U. R. S. S. : les parcs de culture, les kolkhoses, les maisons de repos pour les mineurs, les rues de Leningrad, les magasins, la foule, les enfants.

Certaines institutions, certains efforts l'émeuvent; d'autres provoquent son admiration. De plus nombreux l'étonnent ou l'attristent.

Si ces descriptions concrètes sont précieuses en ce qu'elles montrent la forme de pratique de l'idéal communiste, il est, dans ce

livre, un moment dont la gravité vaut qu'on s'y arrête, celui où il s'agit de la *contre-révolution*.

Sont accusés de l'esprit de contre-révolution en Russie, ceux qui sont révolutionnaires ainsi que l'entendait Trotsky, c'est-à-dire ceux qui veulent encore la *révolution permanente*.

L'idée était belle dans son espoir d'une auto-génération de l'idéal, dans sa volonté d'une révision constante. Dans sa crainte de la forme, elle était humainement irréalisable : c'est la construction qui dénonce l'erreur du plan, mais c'est elle aussi qui l'affirme. Ou le trahit, pensent les partisans de Trotsky, et c'est juste : *mais faut-il donc détruire et recommencer autant de fois que, d'emblée, la perfection n'est pas atteinte, que n'est pas réalisée l'harmonie entre l'idée et l'expression ?*

Staline et les siens ont préféré la formule de Leibniz à celle du scandale et, refusant la révolution dans son esprit premier, n'ont laissé subsister d'elle que ses commandements.

Il en est résulté un sectarisme que Gide, sans le nommer, laisse

voir. Toute entreprise, toute démarche, doivent être conformes à « la ligne » : il n'est plus question de trouver mais de « reconnaître »; de créer mais de montrer; d'être mais de servir (et encore ici : non servir une foi telle mais servir d'exemple. De preuve.)

La direction première confondue dans une poussée unilatérale et toute quantitative, on assiste, en U. R. S. S., au règne déclaré de la pesanteur et de sa conséquence directe : l'inertie; à la tyrannie secrète du nombre.

(Le nombre ou la plaie de notre époque. L'unité s'ajoute à l'unité, une masse s'obtient. Mais a-t-on jamais dénoncé, du point de vue humain, la compacité de la masse, sa faculté d'obstruction; son monde sans issue ? Aussi lorsqu'un peuple entier ne se connaît que dans son *total*, il semble bien qu'il ne lui reste plus qu'une seule possibilité d'éveil : le miracle, et Gide lui-même de le formuler : « l'embêtant pour Hérode, c'est que c'est toujours la Sainte Famille qui échappe. »)

Des diverses manifestations du nombre, Gide signale particulièrement l'une : l'absence de la qualité. Il ne cache pas sa déception devant la laideur des objets et des tissus, devant la médiocrité de la nourriture.

Deux causes peuvent expliquer ce manque de valeur intrinsèque

des produits de l'industrie russe. La première — et la plus compréhensible — est la disproportion entre l'offre et l'achat, celui-ci s'étant considérablement accru; la deuxième est la suppression des arts régionaux et de l'artisanat.

Pourtant un double remède : d'une part accélérer le rythme de la production; d'autre part — et l'évolution même de l'esprit soviétique en vient à l'autoriser — rénover les arts régionaux.

Mais une condamnation infiniment plus certaine de la qualité en U. R. S. S. existe que Gide ne semble pas considérer : il n'y a plus de concurrence. L'égalité des conditions matérielles — chaque jour plus entamée d'ailleurs — ne permettant que la satisfaction de besoins similaires, n'est guère propre à susciter chez l'industriel ou chez le commerçant un souci de recherche personnelle dans le domaine de la fantaisie et du rare. Enfin le désir du superflu ne peut naître que là où le nécessaire est assuré, et les masses russes sont encore pauvres.

Sera-ce de l'inégalité des salaires actuellement rétablie, que le commerce russe tirera sa noblesse nouvelle et originale ?

Mais cette prévision en suggère bien d'autres qui seraient l'expression d'autant de retours, les aveux d'un même échec.

Une autre absence a, de même, attristé Gide : celle de la beauté dans les œuvres d'art.

Il l'attribue avec raison, d'ailleurs, au fait que l'artiste ne peut plus ou ne veut pas s'opposer.

« Je crois, dit-il, que la valeur d'un écrivain est liée à la force révolutionnaire qui l'anime. » Et quelle « force révolutionnaire » peut-elle animer ceux qui sont censés vivre la révolution elle-même ?

Donc, au lieu de pouvoir créer selon eux, (et toute révolution vivante n'est jamais que personnelle : on ne porte pas un flambeau à quelques millions), ils se trouvent dans l'obligation d'affirmer — autant de fois que possible — cette révolution organisée qui n'est plus qu'une autre dictature.

Ainsi toute œuvre d'art qui n'est pas conforme, qui ne puisse être aussitôt comprise, qui en un mot ne prouve pas les mots d'ordre du soviétisme, est honnie et son créateur accusé de « formalisme » ou, autrement dit, d'avoir attaché plus d'importance à la forme qu'au fond.

Staline sait bien ce qu'il fait en exigeant dans tous les domaines une possibilité d'accessibilité immédiate : la curiosité, par avance dirigée, le souci de comprendre, prévenu : l'inquiétude est défiée et tous les sommeils garantis. (Quoi ? n'est-ce pas la veille qui fait l'homme ?)

Malgré qu'il y ait encore beaucoup à dire au sujet de ce

livre honnête et sain, je ne peux poursuivre.

Pourtant, en guise de conclusion et celle-ci suggérée par nombre de réflexions d'André Gide : la révolution soviétique est virtuellement morte et son accomplissement ne sera pas. Elle n'aura réussi ni à renverser les valeurs ni même à les reviser. *Les vancleurs n'ont été que séparées.*

Et telle est sa tragédie, son agonie déjà, sa faillite proche : il n'est pas vrai que l'homme puisse être considéré seulement dans l'unité de ses parts. Il doit l'être dans son intégrité qui est corps et esprit, confusion du besoin et d'une raison d'espérer.

L'homme soviétique pour n'avoir accordé son attention qu'à la seule sécurité matérielle va tragiquement lésé. Où, en effet, la compensation, ou son pardon, d'une vie d'efforts, — ou de déroutés ?

Je ne peux mieux terminer que par ces mots mêmes de Gide qui, ayant traduit une image usitée en Allemagne : « On a jeté l'enfant avec l'eau du bain », la reprend pour mieux exprimer sa pensée : « Et si maintenant j'entends dire que, par esprit d'accommodement, par tolérance, l'on refond des cloches, j'ai grand peur que ceci ne soit un commencement, que la baignoire ne s'emplisse à nouveau d'eau sale... l'enfant absent. »

P. FORGERON.